



L'exploration de la violence et la reconstruction de soi
dans *L'Année de l'éclipse* de Latifa Ben Mansour :
Regards sur la condition féminine en Algérie

Loubna Nadim Nadim

Université de Grenade, Espagne

lnadim@ugr.es

<https://orcid.org/0000-0003-0979-3927>

Mónica Nieto Escobar

Université de Grenade, Espagne

mnies@ugr.es

<https://orcid.org/0000-0002-2815-2730>

Reçu le 08-09-2023 / Évalué le 10-10-2023 / Accepté le 05-11-2023

Résumé

Le champ romanesque algérien des décennies noires est profondément intriqué avec les multiples représentations de la violence sociale. Dans cette perspective, la fiction s'érige en un révélateur impitoyable des éléments dramatiques qui ont engendré la fragmentation du peuple algérien, exposant ainsi les mécanismes sous-jacents de la violence. Au cœur de cette réflexion se trouve le roman *L'Année de l'éclipse* de Latifa Ben Mansour, où l'auteur prête sa plume à une héroïne dévastée par les sévices infligés lors de son viol et le meurtre de sa famille, mais qui parvient à se reconstruire en revisitant les méandres de son existence tragique. Par le biais de l'analyse de la violence, Ben Mansour éclaire les dimensions symboliques et psychologiques qui caractérisent la réalité des Algériennes sous l'emprise des terroristes du *Front islamique du salut* (FIS).

Mots-clés : écriture, symbolisme, violence, corps, femme, Algérie

The Exploration of Violence and Self-Reconstruction in *L'Année de l'éclipse* by Latifa Ben Mansour: Perspectives on the Feminine Condition in Algeria

Abstract

The Algerian literary field during the dark decades is deeply intertwined with multiple representations of social violence. In this perspective, fiction emerges as an uncompromising disclosure of the dramatic elements that led to the fragmentation of the Algerian people, thus exposing the underlying mechanisms of violence. At the heart of this reflection lies the novel *L'Année de l'éclipse* by Latifa Ben Mansour, where the author lends her pen to a heroine devastated by the brutality suffered during her rape and the murder of her family, yet she manages to reconstruct herself by revisiting the intricacies of her tragic existence. Through the analysis of violence, Ben Mansour sheds light on the symbolic and psychological dimensions that characterize the reality of Algerian women under the dominion of FIS terrorists.

Keywords: writing, symbolism, violence, body, woman, Algeria

Introduction¹

La littérature féminine algérienne se hisse au rang d'une force influente au sein du paysage de l'écriture francophone, constituant une voix empreinte de profondeur et d'exploration introspective de l'identité féminine. Enrichissant de facto le corpus de la littérature française, cette expression romanesque a vu le jour dans un élan d'émergence, façonnant une pluralité de voix, résolument puissantes, bravant les obstacles socioculturels et politiques qui, trop souvent, ont relégué l'écriture féminine à la marge de la société. Au-delà de l'engagement personnel de Latifa Ben Mansour, son écriture se profile comme un lieu de convergence, un espace où résonnent les mots qu'elle cisèle, suscitant un questionnement salutaire, une prise de conscience féconde. À travers ses écrits, cette romancière participe activement à la déconstruction méthodique des stéréotypes et des préjugés réducteurs souvent accolés à la femme maghrébine, propageant ainsi le dialogue constructif et la germination d'une réflexion collective sur les enjeux de la souffrance qui transcendent les effets physiques, s'immiscant profondément dans le tissu psychosocial de la société algérienne. Dans une quête effrénée pour donner voix à l'indicible, la prosatrice dessine l'image d'une femme victime, anéantie par les assauts de la barbarie, et pourtant cette femme se régénère inlassablement. Ce phénomène éveille un engouement passionné au sein du lectorat féminin, fusionnant harmonieusement avec la douleur de la protagoniste pour aboutir à un processus d'une nature cathartique.

Dans le présent article, notre attention se porte sur une thématique qui fait écho de manière lancinante au sein des pages du roman intitulé *L'année de l'éclipse* : la violence. Cette étude nous invite à plonger dans les vestiges qui régissent la destinée de Hayba, qui ne connaît guère de répit dans son existence en France. Elle aspire à reconstruire son être meurtri et à émerger de la virulence des tourments insatiables qui la hantent sans relâche. Ainsi, notre entreprise consiste en une exploration de la cruauté décrite dans le roman, mettant en exergue la poétique de la violence à travers le viol infâme dont elle fut victime, mais également l'assassinat barbare de son époux et de sa progéniture aux mains des terroristes. De surcroît, il convient de montrer la capacité de l'auteur à exprimer l'effroi et la souffrance, tout en évoquant les dimensions intrinsèques du conflit inhérent à la guerre civile algérienne.

1. Une immersion violente dans l'horreur des années de l'éclipse

La nécessité impérieuse d'explicitement, de représenter et de tisser des fabulations est profondément enracinée au sein de la nature même de l'humanité. Certes, l'homme, depuis toujours, a ressenti un irrépressible désir de donner un sens à son existence, de s'exprimer et de partager son vécu à travers l'écriture. C'est dans cette optique que les récits et les fictions littéraires se sont hissés au rang d'outils inestimables, permettant

¹ La première partie de l'article revient à Loubna Nadim Nadim, la seconde à Mónica Nieto Escobar. Résumé, introduction, conclusion et bibliographie ont été élaborés conjointement par les deux auteurs.

d'explorer les complexités profondes de la condition humaine, de mettre en lumière des vérités universelles et d'engendrer une réflexion critique tant sur les vicissitudes de l'univers extérieur que sur les recoins les plus obscurs de la psyché de l'individu. La littérature exhorte ainsi le lecteur à remettre en question les dogmes établis, à s'aventurer dans les méandres de nouvelles idées et à ébranler les fondements mêmes des normes sociales qui régissent l'existence de l'humanité.

Yves Buin soulève la question essentielle de savoir si « la littérature conserve encore un pouvoir réel et quelle forme ce pouvoir revêt. S'agit-il d'un pouvoir de négation, de contestation, de transformation ou bien d'un constat d'impuissance ? » (Buin, 1965 : 15). En examinant le récit de Ben Mansour sous cet angle, ces réflexions essentielles mettent en évidence le rôle de la fiction en tant qu'instrument octroyant à l'individu le « pouvoir réel » d'explorer les abîmes de la société algérienne afin d'en révéler sa portée réaliste qui, autrement, échapperait à sa pleine appréhension. C'est uniquement à travers le prisme de la fiction que le lecteur est en mesure de dépasser les limites de sa vision préalablement restreinte par des normes sociales rigides. Selon Schaeffer,

Ce faisant, la fiction nous donne la possibilité de continuer à enrichir, à remodeler, à réadapter tout au long de notre existence le socle cognitif et affectif originaire grâce auquel nous avons accédé à l'identité personnelle et à notre être-au-monde. Selon une légende pieuse (philosophique, hélas), le développement de l'être humain le mènerait de la confusion originelle des sentiments et des affects vers l'état de sujet rationnel. La fiction, par son existence même, témoigne du fait que notre vie durant nous restons redevables d'une relation au monde — à l'existence, pour employer un terme quelque peu solennel — beaucoup plus complexe, diversifié et, somme toute, précaire. Mais elle fait plus que témoigner de ce fait : elle est un des lieux privilégiés où cette relation ne cesse d'être renégociée, réparée, réadaptée, rééquilibrée — dans un bricolage mental permanent auquel seule notre mort mettra un terme (Schaeffer, 1999 : 327).

Cette conception souligne que la relation de l'individu avec le monde est en constante évolution et qu'elle nécessite une adaptation perpétuelle. Ainsi, le socle fictionnel devient un moyen qui rend en permanence les idées abstraites plus tangibles de manière émotionnelle et intuitive. Au demeurant, « Elle (la fiction) accomplit cette fonction non par le biais de l'analyse conceptuelle, mais par celui de l'exemplification modélisante » (Schaeffer, 1999 : 47). Par voie de conséquence, la fiction permet donc au lecteur de plonger dans ces univers imaginaires, de vivre des expériences par procuration et d'en explorer les réalités alternatives qui en émergent. En outre, Cohn déclare que « seule la fiction est capable de créer l'impression qu'elle présente les événements historiques au moment où ils ont eu lieu, amenant ainsi à la vie la « matière brute, vivante » de l'expérience, sans les distorsions de l'après-coup. » (Cohn, 2001 : 228-229), offrant ainsi une expérience sensorielle et émotionnelle dans un contexte historique concret. Concomitamment, Morin fait référence à « l'éthique (qui) se manifeste à nous, de façon impérative, comme exigence morale. Son impératif naît d'une

source intérieure à l'individu, qui ressent en son esprit l'injonction d'un devoir. Il provient aussi d'une source extérieure : la culture, les croyances, les normes d'une communauté » (Morin, 2004 : 13). En effet, les récits mimétiques, par leur pouvoir évocateur, leur capacité à toucher les émotions et à susciter la réflexion, sont des outils essentiels pour une éducation morale intégrale. Ils complètent l'approche rationnelle en offrant une dimension narrative et imaginative qui favorise le développement de ce sens éthique. Laugier fait appel à ce pouvoir d'instruction, d'éducation, conférant à une œuvre sa valeur et son importance.

Ce qu'apporte la littérature à l'éthique ne peut alors être déterminé par une « connaissance », des « arguments » ou des « jugements » [...]. Mais, comme le note Jacques Bouveresse, la lecture d'œuvres littéraires nous apprend bien quelque chose, et seule cette connaissance peut rendre compte de l'intérêt que nous portons, par exemple, aux personnages des romans que nous lisons, de la sensation que nous avons de partager au sens propre leur aventure [...]. C'est ce pouvoir d'instruction (d'éducation, pour reprendre un concept à Stanley Cavell) qui fait aussi la valeur et l'importance d'une œuvre — la place qu'elle a dans nos existences ordinaires, qu'elle informe et forme (Laugier, 2006 : 16).

En ce sens, les œuvres littéraires acquièrent la capacité de prodiguer un enseignement et à nourrir l'esprit de connaissances éducatives, érigeant ainsi ces créations au rang d'outils de connaissance. Dans cette optique transcendante, le roman de Latifa Ben Mansour s'inscrit au sein du cadre spécifique de la littérature algérienne des décennies noires, apportant une contribution éloquente à l'édifice culturel de son époque. En se fondant dans ce contexte temporel, le récit résonne avec une constance remarquable : celle de l'ardente volonté de revisiter le passé et de reconstruire une identité brisée par les tourments du terrorisme. *L'année de l'éclipse* se déploie alors tel un univers fictionnel impitoyable, invitant le lecteur à s'immerger dans une atmosphère d'angoisse étouffante, où la puissance de l'horreur se déchaîne sans entraves.

Dans ce contexte d'urgence, Sartre affirme que « l'écrivain se lancera dans l'inconnu : il parlera, dans le noir, à des gens qui s'ignorent, à qui l'on n'a jamais parlé sauf pour leur mentir ; il prêtera sa voix à leurs colères et à leurs soucis » (Sartre, 1948 : 292). Il sied de mettre en exergue l'importance primordiale de l'écriture, élevant ainsi cette forme d'expression au statut de vecteur privilégié pour l'établissement de liens indéfectibles entre l'essence des propos romancés et les individus d'une communauté donnée. Elle se déploie telle une métamorphose du langage littéraire, mue par une intention profondément ancrée dans le tissu social, donnant ainsi naissance à une forme romanesque intentionnellement revendicatrice. Barthe souligne que « l'écriture est une fonction : elle est le rapport entre la création et la société, elle est le langage littéraire transformé par sa destination sociale, elle est la forme saisie dans son intention humaine et liée ainsi aux grandes crises de l'Histoire. » (Barthe, 1953 : 14). Cette corrélation étroite entre l'acte de création littéraire et la réalité tragique qui sévissait en Algérie à

cette période souligne la profonde nécessité de revisiter les récits qui reflètent les expériences vécues par le peuple algérien. En cela, Ben Mansour joue un rôle de médiatrice, donnant une voix à ceux qui sont restés en silence et offrant une représentation authentique de leurs expériences et de leurs émotions. Bourdieu ajoute que « l'œuvre littéraire voile et révèle à la fois la structure du monde social dans laquelle elle a été produite » (Bourdieu, 1992 : 34), mêlant ainsi les destins individuels aux destins collectifs dans l'unique objectif de révéler l'ampleur des cicatrices infligées par la barbarie humaine.

Au sein de ce récit, la voix transcende les limites spatio-temporelles, bravant les contraintes du monde réel et s'élevant vers les horizons de la liberté et de la tolérance. Portée par une puissance inébranlable, cette écriture engagée franchit les frontières culturelles et linguistiques pour inciter le lecteur à contempler la misère et la dégradation de l'homme dans l'Algérie des décennies noires. Selon Beauséjour, « l'engagement se justifie dans tous les cas, par le désir de lutter contre des forces considérées comme négatives. Il était donc naturel que l'engagement politique, orienté vers tel ou tel objectif de libération, apparût comme une nécessité aux yeux de bon nombre d'écrivains ou d'artistes. » (Beauséjour, 1975). Dans les sillages de cette narration, le récit fictionnel de Ben Mansour inspire le lecteur à puiser à la source intarissable du savoir universel, dans « l'objectif de libération » des chaînes de la misère infligée par l'absurdité du conflit civil. C'est au sein de l'univers beckettien empreint de résonances que l'on peut illustrer cette quête incessante de l'écrivain, visant à exprimer sans limites les profondeurs de son être. En effet,

Cette voix qui parle...Elle sort de moi, elle me remplit, elle clame contre mes murs, elle n'est pas la mienne, je ne peux pas l'arrêter, je ne peux pas l'empêcher de me déchirer, de m'assiéger. Elle n'est pas la mienne, je n'en ai pas, je n'ai pas de voix et je dois parler, c'est tout ce que je sais, c'est autour de cela qu'il faut tourner, c'est à propos de cela qu'il faut parler, avec cette voix qui n'est pas la mienne, mais qui ne peut être que la mienne puisqu'il n'y a que moi (Beckett, 1953 : 34).

L'observation de Beckett concernant cette voix intérieure obsédante se révèle ainsi comme une illustration de la conscience complexe qui anime Ben Mansour en tant que scripte. Émanant de manière indirecte lors de l'acte d'écriture, cette voix beckettienne témoigne de la solitude inhérente qui l'accompagne et l'immense défi qui se dresse devant elle, celui de communiquer la folie qui caractérise les contextes sociaux tumultueux. En s'immergeant profondément dans les méandres de l'introspection, le récit de ce roman, fidèle reflet de la société dans cette période historique capitale, se hisse au rang de littérature de témoignage romancé, entraînant ainsi le lecteur dans les abîmes les plus obscurs d'une époque marquée par : « Cette guerre (qui) se traduit par des actes d'une violence inouïe qui paraît défier toute analyse rationnelle de ses origines » (Stora, 2001 : 13). Incontestablement, ce conflit, échappant à toute catégorisation plausible, requiert une analyse approfondie de sa progression afin de

saisir pleinement ses origines, ses mécanismes et ses conséquences. C'est dans cette perspective que l'écriture de Latifa Ben Mansour se révèle comme une représentation authentique et éclairante, où la voix se multiplie de manière significative, engendrant ainsi une mosaïque dynamique d'expérience et de points de vue. Bonn déclare que

La littérature algérienne des années 90 se caractérise par une multiplication considérable des voix d'autre. Malgré leur diversité, les ouvrages publiés se caractérisent pourtant tous « le retour du référent », « le retour du réel », c'est-à-dire par la situation sociale et politique du pays, et avant tout par les événements sanglants qui ébranlent l'Algérie depuis plus d'une décennie (Bonn, 1999 : 10).

Cette écriture, foisonnante de voix singulières, se trouve néanmoins unifiée par un thème commun faisant ainsi écho des événements tragiques qui secouent l'Algérie depuis plus d'une décennie. Kateb Yassine déclare dans un entretien réalisé par Hafid Gafaïti que : « Si, maintenant nous laissons l'oppression et l'hypocrisie s'installer, les Algériens de demain hériteront d'une Algérie pire que celle que nous avons connue au temps du colonialisme et à ce moment-là, il n'aura servi à rien ni de vivre, ni d'écrire. » (Kateb, 1986 : 45). L'auteur exprime ici une profonde inquiétude quant à l'évolution de l'Algérie et met en garde contre la possibilité d'une installation insidieuse de l'oppression. Ces énonciations se révèlent être un appel, vibrant d'une voix péremptoire, exhortant à une vigilance constante dans le dessein de préserver et de défendre les sacro-saintes valeurs fondamentales de justice, de liberté et de vérité. Ces déclarations s'élèvent pour dresser le constat indéniable selon lequel au cours de cette période tumultueuse de guerre civile, la censure exerçait déjà un pouvoir prédominant sur les représentations fictives qui se déroulaient dans des espaces oppressants, enfermées dans les recoins de l'ombre. En échappant à la lumière des projecteurs médiatiques, ces récits de souffrance, de violence et de résistance, étouffés, ont été forcés de trouver refuge dans les espaces intimes et confidentiels de l'écriture. Ainsi, pour comprendre pleinement ce conflit, il est nécessaire d'approfondir l'analyse des réminiscences écrites qui ont pu échapper à cette censure.

En dépit de quelques images parvenues à échapper à cette censure, l'essence même de cette guerre civile demeure en grande partie invisible. En effet, les témoignages visuels dispersés ne parviennent qu'à esquisser partiellement la réalité complexe et les multiples facettes de ce conflit. Les causes et les acteurs sont multiples et interconnectés, donnant lieu à des dynamiques complexes et souvent conflictuelles. L'inaccessibilité aux yeux du monde extérieur souligne également les limites de la représentation dans la compréhension d'un tel conflit qui aurait été relégué à l'oubli si ce n'était grâce à ces fragments d'histoires qui nous parviennent, tels que le roman dont nous faisons l'objet d'étude. C'est sous cette censure implacable que s'est enraciné le concept de « guerre invisible », forgé par Benjamin Stora pour décrire la réalité complexe et paradoxale de cette période.

Par ailleurs, la structure narrative de *L'année de l'éclipse* fait appel à des éléments réels extratextuels, tels que les indicateurs spatiotemporels : les lieux, les dates et les personnages, utilisés comme des indices contextuels, ancrant l'histoire dans la réalité historique de cette guerre civile. Ces repères suggèrent une relation étroite entre l'écriture de Ben Mansour et cette conjoncture d'urgence, offrant ainsi une perception singulière de cette volonté innée du scripte de partager de manière évocatrice la violence poignante vécue par la protagoniste. C'est ainsi que la responsabilité de l'écrivaine envers la vérité et l'authenticité dans la représentation des moments de tension impose la nécessité de faire entendre les murmures du corps féminin maltraité, même lorsque le tumulte du drame semble les étouffer.

C'est ainsi qu'au moyen de l'écriture, ces femmes, devenues les porte-parole de leurs sœurs musulmanes, franchissent par la parole écrite toutes les frontières en déployant une dynamique scripturale particulière due à leur situation d'exilées. C'est dans cette dynamique, et à travers elle, qu'elles inscrivent leur identité, fragilisée par l'absence, mais renforcée en même temps par le courage que leur confère leur résistance. Et grâce à leur éternelle recherche d'une reconstruction identitaire, indissolublement liée à l'écriture et à la filiation culturelle, elles deviennent les déléguées de toutes celles qui font partie de la résistance intérieure, [...] - de toutes celles qui attendent le moment où l'union féminine leur accordera la liberté (Serrano Mañes, 2010 : 195-196).

Dans cette conjoncture alambiquée, le cri d'Hayba, né de l'urgence de la situation du pays, résonne entre les lignes de ce récit, invitant le lecteur à observer avec une clairvoyance inébranlable les blessures saignantes du peuple algérien. Selon Benjamin Stora, « L'Algérie des années 1992-1999 se distingue par la « particularité » d'une violence extrême à l'égard des femmes. » (Stora, 2001 : 99). Ce conflit, dont les origines énigmatiques ancrées dans l'opacité de l'histoire, a laissé au sein de la gent féminine des cicatrices profondément traumatisantes. Il est donc essentiel de témoigner car « Rien ne sert de dénoncer, de hurler, de pleurer. Il faut donner à voir jusqu'à l'épouvante, et même au-delà. Donner à voir pour donner à comprendre, pour écarter l'irrationnel, le magique, la fatalité. » (Gazier, 1998 : 45). Cette nécessité impérieuse de donner à voir revêt une signification profonde, celle de faciliter la compréhension, de dissiper les voiles de l'irrationnel, du magique et de la fatalité de l'Algérie des années 90. Par le biais de cette entreprise, il est envisageable d'approcher la vérité, de transcender les apparences trompeuses et d'atteindre une connaissance plus profonde et éclairée de cette réalité complexe.

À ce titre, Ben Mansour déploie avec habileté la violence subie par sa protagoniste afin de mettre en lumière les atrocités dévastatrices qui se jouent dans un théâtre où s'entremêlent des enjeux profondément marqués par la misogynie. En utilisant cette violence comme un outil narratif, elle expose sans détour les horreurs qui se cachent derrière les relations de pouvoir et les normes sociales oppressives. L'intention est claire : révéler la véritable nature de ces combats où la condition féminine est réduite,

maltraitée et reléguée à un statut inférieur. Par cette mise en scène percutante, l'écrivaine invite le lecteur à une introspection et à une réflexion profonde sur les conséquences dévastatrices de ces dynamiques misogynes, en donnant voix et présence à la corporéité de sa protagoniste, martyrisée et exilée dans les profondeurs de l'obscurité. Dans cette démarche, Ben Mansour s'emploie à rompre les entraves du silence imposé par le drame qui monopolise l'attention, reléguant ainsi les aspects fondamentaux de la violence au second plan.

L'écriture de Latifa Ben Mansour se dévoile ainsi dans toute sa simplicité et sa spontanéité, sans artifice superflu. Cette puissance évocatrice réside dans l'entrelacement de la rhétorique violente, afin d'exhumer les vérités enfouies et reconstruire ainsi une mémoire commune. Le récit de Ben Mansour explore ainsi les profondeurs des traumatismes causés par l'intégrisme, en exposant les épreuves vécues par sa protagoniste, sa lutte pour préserver sa lucidité face à la terreur et à la folie. Son récit se centre, sans nul doute possible, sur la révélation de la complexité des expériences vécues par les femmes.

Khayat révèle que « [...]la guerre de l'Indépendance posait déjà problème dans les relations entre les sexes. Les femmes crurent, moitié par leur attitude d'adhésion totale à la lutte sous toutes ses formes et moitié par décision des hommes, qu'elles auraient l'égalité au lendemain de l'Indépendance » (El Khayat, 2001 : 235). Les femmes, animées d'une adhésion totale à la lutte sous toutes ses manifestations, croyaient en l'égalité qui leur serait octroyée dans le sillage de l'Indépendance. Cependant, la réalité fut beaucoup plus complexe et ambivalente. Les aspirations des femmes furent en partie étouffées, en partie reléguées aux décisions des hommes. Un véritable paradoxe se dessine, mêlant les promesses d'émancipation et les réticences de la société patriarcale à l'idée de partager le pouvoir. En Algérie, cette dynamique du pouvoir entre hommes et femmes s'est perpétuée dans un schéma profondément enraciné de conception paternaliste du genre. Cette hiérarchie rigide a créé une division inégale des responsabilités, des privilèges et des opportunités, reléguant les femmes à un rôle subordonné et limitant leur participation active dans la sphère publique.

L'année de l'éclipse, somme toute, met à nu les cicatrices profondément ancrées dans l'âme individuelle et collective, capturant l'essence de la violence déchaînée avec fidélité. Cela nécessite de transcender les apparences et les événements superficiels pour révéler les aspects profonds et essentiels du terrorisme ainsi que ses conséquences sur le corps féminin. Le récit de Ben Mansour, en particulier, offre un espace narratif violent à travers une perspective féminine, invitant le lecteur à se mimétiser avec les répercussions indélébiles des événements passés, en particulier sur la vie des femmes, tout en mettant en évidence l'importance vitale de la littérature en tant que véhicule de la mémoire collective.

2. L'indicible violence du corps meurtri d'Hayba

Au sein de cette trame romanesque, l'exploration de la violence s'étend progressivement, révélant ses multiples visages et ramifications. Choutri souligne que

Le terrorisme de la souffrance et la terreur infligée aux populations n'ont d'autre but que la désintégration de la société. Faire l'impasse sur cette dimension en voulant au nom du "sacrifice" mobiliser un héritage psychique en miettes conduirait à l'errance et à l'impossibilité pour cette société d'advenir. En cela, l'ignorance et le désintéret pour les souffrances subjectives n'ont d'autres conséquences que celles d'alimenter le repli, la dépression et la dépravation : mécanisme qui installe la société entière dans la survie et sous le pouvoir obscur du trauma qui lui a été infligé (Choutri, 2001 : 43).

Bien évidemment, dans le contexte de ces années obscures, la visée suprême des forces terroristes réside dans la perpétration d'actes empreints de violence à l'encontre de la population algérienne, dans le but avoué de saper les fondements même de la structure sociale. Ces actes cherchent à fragmenter la société algérienne, élément qui conduit à embrasser un chemin semé d'afflictions et de désespoir, étant donné que ce mécanisme insidieux d'asservissement accule l'ensemble de la société dans une lutte perpétuelle, sous l'emprise implacable de ceux dont les rires de démons et le visage d'enfer ne lui (à Hayba) laisseraient jamais aucun répit (Ben Mansour, 2001 : 17).

En se basant sur les événements historiques en Algérie, Medhar arrive à cette conclusion : « La violence est indissociable de la vie sociale. L'une induit l'autre comme l'indiquent le retournement réciproque de l'amour en haine et l'enchaînement de la vie et la mort. » (Medhar, 1997 : 7). En effet, l'examen des interactions humaines emmène l'auteur à discerner un pattern récurrent où les émotions les plus puissantes subissent une transformation drastique. L'amour, par sa nature même, est souvent célébré comme l'essence de la bienveillance et de la connexion entre les êtres humains, cependant lorsque les intérêts personnels, les différences idéologiques ou les tensions émergent, cet amour peut rapidement muter en une haine brûlante. Ce retournement abrupt démontre que la violence se cache insidieusement dans les recoins même des relations les plus profondes et les plus intimes. Cette vision sombre et pessimiste souligne l'omniprésence de ce trait odieux dans la condition humaine. C'est dans cette volonté de donner une voix à la violence que Ben Mansour parvient à dépeindre avec une intensité saisissante les horreurs insoupçonnées qui se dissimulent derrière les mécanismes oppressifs du système et les violences perpétrées sous l'égide du FIS. Selon Gontard

Ce sont pour la plupart des « textes de violence », ce qui veut dire que l'écriture n'a pas cette transparence, cette innocence feinte des littératures à message. C'est l'écriture qui, dans ses formes mêmes, prend en charge la violence à transmettre, à susciter, à partager. C'est l'écriture qui, dans ses dispositifs textuels, se charge de la seule fonction subversive à laquelle elle puisse prétendre (Gontard, 1981 : Résumé de la quatrième de couverture).

En combinant la détermination de Ben Mansour et la perspective de Gontard, le lecteur peut saisir l'importance de l'écriture en tant qu'outil d'exploration des réalités tumultueuses, en provoquant chez lui le rejet de ce mécanisme de soumission. Au cœur du récit, les signes précurseurs de la violence s'insinuent insidieusement, créant une tension palpable qui enveloppe peu à peu la protagoniste. Les premiers actes de turbulence, parfois subtils et insoupçonnés, se manifestent, perturbant l'équilibre fragile du récit et annonçant les tempêtes à venir. De ce fait, le corps d'Hayba se transfigure ainsi en une représentation énigmatique, s'élevant telle une toile vivante d'une tragédie indicible. Chaque ligne, chaque courbe de son être porte les stigmates indélébiles de la violence qui s'est acharnée sur elle. Chaque scène minutieusement décrite, chaque interaction minutée entre les personnages, se transmue en une fenêtre, ouvrant un abîme obscur sur les tréfonds de la cruauté et de la souffrance. Selon Gontard,

Cette écriture [...] comme l'appelle Khatibi tire sa poéticité (sa force de séduction) de la violence qui l'agit. C'est un lieu scriptural traversé par des forces dont la suprême irritation suscite une économie de l'excès. Et la violence naît de la distorsion même du tissu textuel, de la terreur du verbe, et celle de la révolte menée jusqu'à son paroxysme (Gontard, 1981 : 27).

L'écriture adoptée par Latifa Ben Mansour trouve sa source dans la violence qui l'anime, transcendant les frontières de l'ordinaire. C'est au sein de ce tourbillon de tourments que réside la puissance évocatrice de son récit, une force qui éveille délibérément une exaltation émotionnelle chez le lecteur. À travers ce procédé littéraire audacieux et transgressif, la romancière s'emploie à subvertir les conventions établies, à défier les normes et à provoquer des réactions intenses et profondes. Dans cette entreprise de subversion, elle vise à exercer un pouvoir de séduction perturbateur, cherchant à ébranler les fondements mêmes de l'écriture et de la lecture traditionnelles. Les mots sont soigneusement choisis, avec une précision minutieuse, pour dépeindre les souffrances indicibles, les abus perpétrés et les conséquences dévastatrices de la violence sur le corps et l'esprit de la protagoniste.

La prosatrice pénètre ainsi les zones, où la douleur et la souffrance se mêlent, laissant des traces indélébiles sur le chemin de l'humanité. Cette exploration interpelle le lecteur à contempler : cette douleur qui lui déchirait les entrailles et venait lui rappeler les supplices. Les voix de ces chiens ne l'avaient jamais quittée (Ben Mansour, 2001 : 17). Ce passage résonne avec la souffrance ineffable qui étreint Hayba, une douleur qui pénètre jusqu'aux abysses de son être et lui rappelle de manière incessante la cruelle souffrance qu'elle porte en elle.

Comme l'affirme Déjeux, l'écrivain est « condamné à cette plongée dans les entrailles de son peuple » (Déjeux, 1980 : 43). En s'engageant dans l'exploration des tourments vécus par Hayba, l'écrivaine se confronte aux réalités les plus sombres des femmes algériennes, souvent dissimulées, voire ignorées. L'attention particulière portée à la corporéité féminine mutilée est mise en scène de manière chronologique, exposant, en

crescendo, la violence qui émerge et s'intensifie au fil des pages. Tout commence par le déménagement de Hayba, son mari et sa fille, une tentative désespérée de rechercher un semblant de paix dans une nouvelle vie.

Elle (Hayba) était fermement décidée à quitter Oran et rien ni personne ne lui ferait changer d'avis. Restait maintenant à convaincre son époux de la laisser partir ou d'y aller ensemble. Recommencer une nouvelle vie, mais sans abandonner l'Algérie. [...] Tout paraissait soudain trop beau. Mais elle n'avait jamais douté d'Abd el-Wahab. Ils savaient tous les deux qu'ils avaient atteint un tournant dans leur vie conjugale : ou ils continuaient côte à côte sur la même route, ou ils se séparaient en restant de bons amis. Les épreuves les avaient fait mûrir trop vite. Les cheveux noir corbeau de Abdel-Wahab étaient striés de blanc, ceux de Hayba grisonnaient également (Ben Mansour, 2001 : 158-159).

La protagoniste était résolue à quitter Oran, et nulle force ni influence ne saurait entamer sa détermination inébranlable. L'envol tant attendu vers un avenir meilleur se présentait telle une illusion étincelante, promettant un renouveau longuement espéré. Les aspirations de Hayba étaient habitées par l'espoir d'une existence transformée, affranchie des fardeaux d'une famille traditionnelle qui imposait son modèle éducationnel rigide à sa fille. Le périple vers l'inconnu évoquait en elle une éphémère lueur d'espoir, laissant entrevoir une résolution des problèmes et l'avènement d'une vie empreinte de joie et de béatitude. Or, au-delà de cette illusion de renaissance, se dissimulait la réalité violente qui l'attendait. Hayba qui s'engageait résolument dans ce mirage ignorait encore que le futur serait bien plus sombre que l'image idyllique qu'elle avait façonnée en son for intérieur. Cependant, dès ce vendredi 13 novembre, commence l'ascension vertigineuse de la violence qui s'enracine tout au long du récit.

Ce jour-là, Abd el-Wahab était parti aux aurores. C'était le vendredi 13 novembre, et je ne le revis plus vivant. Sa tête me fut envoyée dans un couffin. On sonna à la porte à treize heures précises. Je fus un peu étonnée, car je n'attendais que Abd el-Wahab et il avait les clés de la maison. Par l'œil-de-bœuf, je vis le fils du voisin qui tenait un couffin. Sans me méfier, j'eus le malheur d'ouvrir la porte. Derrière l'adolescent se cachaient des hommes cagoulés. Ils forcèrent la porte que j'essayais de refermer et m'obligèrent à ouvrir le couffin qui contenait la tête de Abd el-Wahab. On lui avait crevé les yeux et tailladé le visage. Ils avaient dû le faire pendant qu'il était encore vivant. Ce n'était pourtant pas la fin de l'horreur. Au moment où le muezzin proclamait la grandeur et la puissance d'Allah, ils commencèrent à torturer et à violer ma fille sous mes yeux. (...) Ensuite, ils s'occupèrent de moi. Quant à notre gardien, il fut découpé en morceaux. Ses intestins pendaient sur les branches des oliviers du jardin. On lui avait enfoncé le fusil dans l'anus et accroché les testicules à ses oreilles (Ben Mansour, 2001 : 197-198).

À travers cette scène d'une cruauté inimaginable, où la brutalité est poussée à son paroxysme, le récit transcende les limites de la narration en utilisant des descriptions crues. Ici, l'usage de la violence ne se contente pas de choquer le lecteur, mais cherche

également à le mettre face aux conséquences dévastatrices des actes les plus barbares dans une époque où la folie, sous ses différentes formes et manifestations, domine le quotidien. Héritier met en évidence la prévalence de la violence, son importance et son impact sur la société :

Nous vivons dans une époque où la violence saute aux yeux. Le mot est appliqué à des situations contextuelles extrêmement variables, mais toutes marquées par la violence, les violences, la fureur, la haine, le massacre, la cruauté, les atrocités collectives, mais aussi par les violences les plus feutrées [...] sans compter les violences « ordinaires » – si l'on peut dire – exercées à l'encontre des faibles : femmes, enfants, exclus du système social. Violences d'État, violences individuelles, atrocités collectives, mais aussi montée des intégrismes, des nationalismes ou des « identités subnationales concurrentielles » [...] Oserai-je dire que les journaux ne parlent que de violence au singulier comme au pluriel ? (Héritier, 1996 : 13-14).

Plongé dans cette représentation minutieuse de l'horreur intégriste et de la confusion qui règne pendant le conflit dévastateur, le lecteur est confronté à une réalité troublante. Les phrases concises, d'une densité et d'une sobriété accentuées, confèrent au texte une puissance évocatrice indéniable. La romancière privilégie l'usage de descriptions filées issues de la poétique de la violence, se déployant avec une amplification progressive, dans le but de générer une intensité croissante telles que *crevé les yeux et tailladé le visage, à torturer et à violer ma fille sous mes yeux, ils s'occupèrent de moi, il fut découpé en morceaux. Ses intestins pendaient sur les branches des oliviers du jardin. On lui avait enfoncé le fusil dans l'anus et accroché les testicules à ses oreilles*. Ces descriptions, qui tissent habilement la trame narrative, révèlent avec éloquence l'ampleur démesurée de la folie vécue et amplifient l'impact émotionnel implicite engendré par la poétique de la violence. Ainsi, cette dernière, puisant sa substance dans une fatigue lancinante et une lassitude persistante, s'infiltré profondément au sein des pages et ébranle le lecteur, suscitant en lui un essoufflement à la fois physique et mental, empreint d'une sensation d'asphyxie psychologique. À cet égard, Fix souligne que

La littérature de la violence est une littérature de l'épuisement ; elle se donne à lire par les figures du ressassement [...], de l'essoufflement et enfin de l'effacement [...] cet épuisement trouve son origine dans le fait que la violence est dénuée d'intentionnalité ; sans le cadrage d'une causalité (Fix, 2010 : 21).

Cet épuisement découle d'une prise de conscience profonde et des tentatives incessantes de comprendre et de justifier rationnellement ces actes. Cette absence de linéarité causale engendre un profond désarroi, plongeant le lecteur dans un état de perplexité face à l'énigme insoluble de la violence et à son impact dévastateur sur la condition humaine. Ainsi, l'écriture transcende sa simple fonction de représentation de la violence, elle la porte en son sein, la mettant en scène à travers ses choix stylistiques.

En outre, Ben Mansour cherche à dénoncer l'inhumanité qui se cache au cœur de ces terroristes : « -Vous vous trompez, répliqua Hayba, dont le visage devint livide et le regard éteint. Je n'ai jamais fait l'amalgame entre musulman et extrémiste. Ceux qui tuent en Algérie ne sont pas des musulmans. Ce sont des barbares ; même s'ils se drapent du manteau du sacré, ils sont le mal absolu. » (Ben Mansour, 2001 : 250). C'est dans cette affirmation que la prosatrice cherche à dissocier l'Islam de toute forme d'extrémisme ou de terrorisme. Elle met en évidence la nuance et la complexité de la situation en Algérie, refusant de céder à la simplification ou aux généralisations abusives. Cette distinction entre les musulmans et les terroristes souligne la nécessité de comprendre et de reconnaître la diversité des croyances et des pratiques au sein de la communauté musulmane, tout en condamnant fermement les actes de violence perpétrés au nom de la religion.

Dans ce contexte d'infâme violence et de traumatisme indéniable, engendrés par les forces extrémistes, la protagoniste trouve refuge dans l'exil parisien où elle parvient à amorcer un processus de reconstruction intérieure. Elle se réapproprie son récit, reconstituant ainsi les morceaux de son identité fragmentée dans le dessein de trouver un nouvel équilibre. Au sein de cet environnement, elle trouve un espace propice pour se remémorer, pour faire ressurgir les souvenirs enfouis et pour se reconnecter à son passé. Ces moments de réminiscence deviennent pour elle une bouée de sauvetage, une manière de se reconstruire psychologiquement et émotionnellement. Hayba lutte sans relâche avec ses démons intérieurs, cherchant à échapper à l'emprise dévorante du passé tout en aspirant à renaître de ses cendres. Les souvenirs lui servent de repères, de points d'ancrage dans un monde en perpétuel mouvement. Ils l'accompagnent dans sa quête de guérison et d'espoir, lui rappelant que la résilience et la possibilité de se reconstruire existent même au milieu des pires atrocités. Ces souvenirs deviennent des pierres fondatrices car

Elle ne se laisserait pas détruire. Elle ne saurait pas cette morte vivante que les chiens sanguinaires avaient voulu faire d'elle. Son enfant l'aiderait à ne pas flancher. Pour lui, elle saurait se battre et surmonter l'épouvante de ce qu'elle avait subi. Elle rendrait coup pour coup, à sa manière : en vivant (Ben Mansour, 2001 : 12).

Le Livre IV, RENAISSANCE commence par un poème révélateur de Omar Khayyam :

*Tant d'hommes ont parcouru
Le chemin de longue absence !
Un seul est-il revenu
Nous en faire confiance ?
À ce carrefour, hélas,
De misère et de mirage
N'oublie rien de ton bagage :
Tu n'y repasseras pas (Ben Mansour, 2001 : 200).*

Ce poème véhicule l'indubitable réalité de l'exil, insistant avec véhémence sur l'inaccessibilité du retour aux terres originelles. Il rappelle l'impérieuse nécessité de

préservés les trésors amassés au fil des existences passées, exhortant le lecteur à une profonde méditation quant à la valeur inestimable. Voilà pourquoi Hayba, à travers ses souvenirs, fait revivre ces moments de bonheur, de tendresse et d'innocence qu'elle a connus avant que la violence ne s'imisce dans sa vie. Ces réminiscences lui permettent de renouer avec sa véritable identité et de retrouver une part d'elle-même qui avait été éclipsée par les horreurs de la guerre et de la souffrance. Elle puise donc dans ces souvenirs une force intérieure, une résilience qui l'aide à se reconstruire et à surmonter les traumatismes vécus. Ce processus de remémoration d'Hayba est également teinté d'une dimension de résistance. En se souvenant, elle refuse d'être réduite au silence par la violence et l'oppression. Elle réaffirme son existence, son histoire et sa voix face à ceux qui ont cherché à l'anéantir. Elle rendrait coup pour coup, à sa manière et en vivant pleinement : « Vous êtes très forte, Hayba, et vous vivrez » (Ben Mansour, 2001 : 198).

Cependant : « Dans son ventre, elle portait le drame en elle, comme elle portait l'enfant à naître. L'abominable et le pur, ensemble nourrit de sa chair. » (Ben Mansour, 2001 : 17). La grossesse, véritable symbole de renaissance et d'espoir, se métamorphose en fardeau cauchemardesque, car cette juxtaposition audacieuse entre l'abominable et l'innocence se fond en une symbiose troublante au sein de son être, illustrant de manière saisissante la dualité intrinsèque de son existence. En effet, les tourments du passé et la création de la vie s'entrelacent inextricablement pour façonner une réalité à la fois déchirante et profondément humaine, où les joies et les douleurs se tissent avec une intensité troublante, transcendant les limites de la compréhension conventionnelle. Après l'accouchement,

Hayba ouvrit les yeux. Malgré sa grande fatigue et des difficultés à articuler, elle savait qu'il s'était passé quelque chose d'important, qu'elle n'aurait pas dû être là, mais qu'elle n'avait été violemment rejetée du monde qu'elle avait tant souhaité rejoindre. [...], Si elle souffrait et ressentait la douleur, c'est qu'elle était bel et bien vivante et que son ventre avait été ouvert ! (Ben Mansour, 2001 : 267-268).

L'accouchement, véritable catalyseur de métamorphose, se révèle être une puissante force motrice pour Hayba, dépassant la simple mise au monde d'une vie nouvelle. En effet, il s'impose tel un tournant décisif dans son existence tourmentée, lui offrant l'opportunité de transcender les épreuves qui l'ont ébranlée et de se réinventer dans toute sa splendeur. À travers cet acte d'une portée symbolique, la vision du monde d'Hayba subit une profonde transformation, lui permettant d'appréhender la réalité avec une clarté renouvelée et à trouver une nouvelle vitalité dans la reconstruction de soi.

Conclusion

À travers une plume éloquente et évocatrice, Latifa Ben Mansour nous livre une profonde réflexion sur les conséquences dévastatrices de la violence qui a ensanglanté les décennies sombres de l'Algérie. Son roman, empreint de profondeur et d'impact, dévoile avec perspicacité les souffrances tant psychologiques, sociales que symboliques

qui ont marqué les femmes algériennes. Le personnage d'Hayba, incarnant ces femmes meurtries, violées et profondément affectées dans leur intégrité, se fait le porte-parole des voix étouffées, brisant ainsi les chaînes du silence. Ce récit invite le lecteur à une introspection profonde, à questionner les limites de la condition humaine et à méditer sur les questions existentielles. Malgré les ténèbres qui l'entourent, Hayba incarne une lueur d'espoir, refusant d'être engloutie par le désespoir. Son désir ardent de transcender les traumatismes révèle la résilience indomptable de l'esprit humain ainsi que la volonté de la prosatrice de construire une mémoire collective de la guerre civile algérienne.

Bibliographie

Achour, Ch., Rezzoug, S. 2005. *Convergences critiques, introduction à la lecture du littéraire*. 4^e éd, O, P, U, Alger.

Barthes, R. 1953. *Le Degré zéro de l'écriture*. Paris : Éditions du Seuil.

Beauséjour A. 1975. *Littérature et engagement*. Paris : Hachette (Thèmes et parcours littéraires).

Beckett, S. 1953. *L'Innommable*, Vol. 664. Paris: Éditions de Minuit.

Ben Mansour, L. 2001. *L'année de l'éclipse*. Calmann-Lévy.

Bonn, C. 1999. *Paheysage littéraire algérien des années 90 : témoigné d'une tragédie*. Paris : L'Harmattan.

Bourdieu, P. 1992. Les Règles d'art. Genèse et structure du champ littéraire. In : *Littérature : Textes théoriques et critiques*, Toursel Nadine, Vassivière Jaque, Paris : éd. Armand Colin.

Buin, Y. 1965. *Que peut la littérature*. L'Herne.

Choutri, F. 2001. *La question de l'accueil du traumatique*. Alger : Casbah.

Cohn, D. 2001. *Le propre de la fiction*. Paris : Éditions du Seuil.

Déjeux, J. 1980. *Littérature maghrébine de langue française*. Sherbrooke : 3^e édition. Naaman.

El Khayat, 2001. *Le Maghreb des Femmes*. Rabat : Marsam.

Fix, F. 2010. *La violence au théâtre*. Paris : PUF.

Gazier, M. 1998. *La Haine au village*. Télérama.

Gontard, M. 1981. *La violence du texte*. Paris : L'Harmattan.

Héritier, F. 1996. Réflexions pour nourrir la réflexion. In : *De la Violence*. Paris : Éditions Odile Jacob.

Kateb, Y. 1986. Un homme, une œuvre, un pays, Entretien réalisé par Hafid Gafäiti, Alger : Laphomic.

Morin, E. 2004. *La méthode 6 : Éthique*. Paris : Éditions du Seuil.

- Medhar, S. 2006. *La violence sociale en Algérie*. Alger : Thala Éditions.
- Laugier, S. 2006. *Éthique, littérature, vie humaine*. Paris : Presses universitaires de France.
- Nadim Nadim, L. 2022. « Écrire l'amertume des femmes algériennes dans *La prière de la peur* (1997) de Latifa Ben Mansour ». *Synergies Espagne*, n° 15, p. 205-219. [En ligne] : <https://gerflint.fr/Base/Espagne15/nadim.pdf> [consulté le 05 septembre 2023].
- Sartre, J.P. 1948. *Situations, II*. Paris: Gallimard.
- Serrano Mañes, M. 2005. Feminidad e identidad fracturada: la escritura como liberación. In: *La lucha de la mujer en la escritura francófono africana*, Universidad de Almería: Servicio de Publicaciones.
- Schaeffer, J.M.1999. *Pourquoi la fiction ?* Paris : Éditions du Seuil.
- Stora, B. 2001. *La guerre invisible Algérie, années 90*. Paris : Presses de Sciences Po.



© *Synergies Europe*, n° 18, Année 2023.
Revue du GERFLINT (Évreux - France)
ARK : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb42696564q>
Bibliothèque nationale de France

Première édition de l'article - décembre 2023 -

Éléments sous droits d'auteur –
Modalités de lecture et de citation, politique d'archivage et mentions
légales consultables sur le site de l'éditeur www.gerflint.fr
et de la revue <https://gerflint.fr/synergies-europe>

Contact : synergies.europe.gerflint@gmail.com

